Enseigner l'histoire de l'art

Michel Mulat

J'ai été conduit à enseigner l'histoire de l'art à raison de 4 heures par semaine sur les deux ans d'une promo de STS audiovisuel (8 heures donc) dans un programme, partagé avec deux autres collègues, de 9 heures hebdomadaires, à partir de 1990. Bien entendu je n'étais pas parti sans bagages, mais n'avais au départ aucune formation d'historien ni de professeur d'arts plastiques, ce qui m'a permis sans doute d'approcher différemment la discipline.

Enseigner l'histoire de l'art c'est enseigner une Histoire à caractère particulier dans la mesure où la trace sur laquelle travailler est avant tout dans des musées. Cela signifie que la date, le fait, l'événement importent moins que l'œuvre livrée à un public le plus souvent ignorant des contextes. L'acte, quel qu'il soit, échappe à son auteur à peine effectué, mais si l'historien va devoir reconstituer le fait à partir de traces, l'historien de l'art, à l'inverse va devoir replacer la trace, incontestable, à de très rares exceptions près, dans un contexte.

Toute vie est une construction collective. Quand Jean Tulard présente Napoléon, il a pour ambition plus ou moins avouée d'écrire une histoire définitive. Pourtant le petit Corse lui échappera toujours en partie. Pourtant le Napoléon décorant Goethe de la légion d'honneur sur les ruines de la bataille d'Iéna ne sera jamais celui que combattra Kleist, celui que les Moscovites considèrent comme l'homme qui a ordonné de brûler Moscou n'est pas celui que les Saratoviens ont pu concevoir en gardant les prisonniers français dans leur vile, porteurs d'une culture différente de la leur. On peut se présenter comme historien spécialiste de Napoléon ou de Dubuffet, personne ne contestera les faits décrits et commentés s'il n'est lui-même historien se prétendant mieux informé que le précédent. Mais l'homme Dubuffet sera toujours concurrencé par son œuvre. En effet chaque visiteur de l'Hourloupe construit son Dubuffet. Le mythe est-il évitable ?

Si les Ernst Gombrich, Jacob Burckhardt, Erwin Panofsky ou plus près de nous l'approche anthropologique de Jérôme Baschet, me paraissent incontournables pour se faire une culture historique de l'art, très vite, l'enseignant trouvera les limites de chacun d'eux. Même si on ne peut pas toujours leur faire confiance, il n'est pas interdit de commencer par lire ce que dit lui-même l'artiste de l'œuvre qu'on va aborder d'une façon ou d'une autre dans sa classe.

Pour en venir au fait, Dubuffet étant entré dans les musées, son œuvre ne lui appartient plus. Pour autant, qu'a-t-on moralement le droit de faire et de ne pas faire ? Si j'ai pris Napoléon, au début de ma réflexion, c'est pour tenter de

montrer qu'il ne viendrait à aucun enseignant l'idée de faire inventer totalement l'Empereur le plus aimé des Français, à partir d'une loi, d'un nom de rue, d'une statue. Il me semble qu'on devrait avoir le même respect pour l'homme Dubuffet.

Pourtant je ne peux pas me contenter d'un tel argument. Je n'aime pas beaucoup Dali, l'homme que les Surréalistes ont renié dès 1934, mais son éloge du plagiat devrait nous interroger. Mirô, Mondrian, Malévitch, Picasso... sont des plagiaires. Ils se sont construits en plagiant. Pourquoi s'interdire de proposer à des enfants de copier, d'imiter les carrés de Mondrian ? J'ai fait décorer le studio audiovisuel dans lequel nous travaillions en proposant à mes étudiants de faire du Mondrian sur les panneaux d'affichage. « Facile ! » Ils se sont vite rendu compte que l'imitation ne valait jamais l'original. « Pourquoi ? » Et puis ils ont vu les premières œuvres de Mondrian, compris progressivement son cheminement. « Il y a de la mathématique dans Mondrian ! »

Comment faire en classe ? Je n'ai pas de recette, ne veux surtout pas en avoir, n'en ayant moi-même jamais appliqué. Pas de création sans imagination, d'abord chez le maître. Sinon s'abstenir. Quelques certitudes cependant. Faites un bac de Mondrian (puisque je viens de le citer), toutes sortes de Mondrian, des plus figuratifs aux derniers tableaux, moins connus, sur New York. Laissez les enfants s'en emparer, imiter, plagier, mais aussi s'interroger. Ne mélangez pas les pommes de Cézanne avec les coupes de fruits de du Caravage, parce qu'en peinture, une pomme n'est pas toujours une pomme. Un bac de pommes de Cézanne, Picasso, Matisse, Braque, Malevitch (j'ai bien dit Malevitch), Mirô, Niki de Saint Phalle, en oubliant Magritte pour une fois ! Mais j'insiste, on évitera de mélanger les natures mortes du XVIIème avec celles d'un Manet, parce que les premières se jouent de la confusion entre le réalisme et la symbolique chrétienne quand le second ose peindre des asperges ou des poireaux.

Alors comment savoir ce que je peux ou ne peux me permettre de faire dans ma classe ? Le plus simple est sans doute de considérer qu'on prépare un cours d'histoire et non une séance de création artistique. Si je ne suis pas sûr de pouvoir présenter Charlemagne, je consulte une encyclopédie fiable (Wikipedia, c'est pas si mal !). Si je veux en savoir plus, je me tourne vers un spécialiste reconnu. Mais de grâce ne laissons pas faire n'importe quoi sous prétexte qu'il s'agit d'imagination, d'invention, d'art. Un portrait de Dora Mar par Picasso, ou la Vierge au buisson de roses de Grünewald, ça ne va pas de soi. « Regardez comme c'est beau ! » L'émotion a bon dos en pédagogie !

Trois approches sont complémentaires sans que l'une puisse être chronologiquement privilégiée. Le travail de l'historien qui va situer les œuvres dans le temps, dans un contexte historique. Les batailles successives entre iconoclastes et iconophiles chez les catholiques, les orthodoxes et les musulmans, avec leur façon de censurer les œuvres ou de contourner la censure, des origines à nos jours. Les costumes comme autant d'indices. Le changement des symboliques. Comment l'artiste construit l'histoire qu'il représente évitant de dérouter son spectateur : le costume des « Romains » suit la mode du temps de l'artiste qui les représente.

Le travail d'analyse des œuvres que je situe personnellement dans une démarche de lecture en ce qu'il vise à construire du sens avec des formes, des lignes, des tracés, des masses, des couleurs aussi bien qu'avec des objets, des personnages, des lieux, des actions, des emblèmes et des symboles.

Le travail de création qui ne saurait s'interdire le plagiat assumé, dans les conditions précisées plus haut. Créations libres. Créations avec contraintes, à condition qu'elles aient été discutées, qu'on leur ait donné du sens.

Partir du travail de l'enfant pour aborder un auteur, je dis bien un auteur, et non se contenter d'une simple analogie entre les représentations de l'enfant et celles d'un peintre. Faire des découpages à la Matisse après avoir visité un musée. Visite préparée, cela va sans dire. Tailler dans de la couleur avec des ciseaux avant de d'analyser Icare et la chute d'Icare. Faire des boîtes de pommes et des classeurs de portraits en libre accès, avant d'analyser des œuvres précises. S'attarder sur *La Fée électricité* après avoir étudié l'importance qu'a pu avoir cette invention grâce à un exposé d'élève. L'inverse. Qu'importe pour moi, du moment qu'on distingue, non sans les imbriquer, histoire, analyse (lecture) et création. L'analogie est intéressante pour le spécialiste, mais je m'en méfie quand elle devient un principe pédagogique. Une telle démarche implique trop d'implicite culturel.

Et la musique dans tout cela ? Quand j'aborde Kandinsky, ou Broadway Boogie-Woogie, de Mondrian, elle n'est pas loin ! Pour moi l'approche sera la même.